

POSTES EN SÉRIE

Menacée de disparition, l'industrie française ? Elle est pourtant toujours en quête – parfois désespérée – de cadres et de techniciens

Dans les salons étudiants, Michel Dijols ressent toujours un peu d'irritation de voir les files d'attente s'allonger devant tous les stands... sauf le sien. « Alors je vais interpeller les jeunes gens dans les queues. Je leur demande: "A votre avis, comment elle tient en un morceau, la fusée Ariane? Et les TGV? Et le Stade de France? Grâce au soudage!" Dans un monde rationnel, ce truculent directeur de deux établissements privés, l'Ecole supérieure du Soudage et de ses Applications (Essa, niveau bac+5) et l'Ecole d'Adaptation aux Professions du Soudage (EAPS, niveau bac+3), n'aurait pas besoin d'aller à la pêche aux candidats. Pour les attirer, il lui suffirait d'aligner quelques données: de trois à cinq emplois proposés en

moyenne à chaque étudiant. Un salaire d'embauche oscillant entre 36 000 et 40 000 euros brut annuel pour l'Essa et 25 000 pour l'EAPS. Des possibilités de rejoindre tous les secteurs (bâtiment, énergies, aéronautique...), d'encadrer rapidement des équipes et de rouler sa bosse partout dans le monde. « Mais le soudage, pour les étudiants, c'est encore Zola! » regrette Michel Dijols, dont les locaux flambant neufs à Yutz-Thionville (près de Metz) peinent à se remplir.

Le « syndrome Zola », cette hostilité des jeunes (et plus encore des filles) à rejoindre un secteur jugé bruyant, polluant et mal payé, les recruteurs de l'industrie le connaissent bien. Il se double depuis quelques années de ce qu'on pourrait nommer le « syndrome Florange »: l'idée que notre pays se désindustrialise à vitesse grand V et que les filières techniques conduisent directement à Pôle Emploi. Une contrevérité, du moins pour ceux qui ont quelques années d'études après le bac! « Total, Danone, L'Oréal, EADS... Les jeunes ne réalisent pas que plus de la moitié des entreprises du CAC40 appartient à l'industrie », souligne Jean-Christophe Toureng, du cabinet de recrutement Robert Walters. Et le chasseur de têtes d'égrener les domaines qui sont en demande de diplômés: « L'énergie, l'électronique, les cosmétiques, l'aéronautique, le ferroviaire et même l'automobile, qui ne se résume heureusement pas à Peugeot-PSA... »

De même, on se frotte les yeux en lisant le message d'alarme lancé récemment par les cabinets Hays et Oxford Economics. Cri d'alarme non en raison du chômage mais, au contraire, à cause des « pénuries » d'ingénieurs « encore en nombre insuffisant » en France dans « la

mécanique, l'électricité, mais également l'aéronautique et la défense »! Un état de fait confirmé par Françoise Diard, responsable de l'Observatoire de la Métallurgie: « Jusqu'en 2020, notre secteur a besoin de plus de 100 000 recrutements par an, dont environ 20 000 techniciens et 23 000 ingénieurs et cadres techniques. » Les départs à la retraite y sont en effet massifs mais, depuis 2008, beaucoup d'entreprises qui avaient réduit ou arrêté leurs embauches en attendant des jours meilleurs, manquent désormais de troupes. Il y a aussi le renouvellement des compétences lié aux mutations technologiques. En clair, là où l'industrie des Trente Glorieuses recherchait surtout des bras pour serrer des boulons, elle est aujourd'hui en quête de cerveaux pour phosphorer sur les inventions de demain – une fonction encore peu assurée par les pays du Sud. « Du coup, aujourd'hui, même les PME disposent de bureaux de recherche et recrutent des ingénieurs. C'était moins le cas il y a dix ans », pointe Françoise Diard.

L'énergie, les industries du plastique, des matériaux, l'agroalimentaire ont eux aussi des besoins importants. Et même les régions dites

LES MEILLEURES FORMATIONS

BAC+2 OU BAC+3

DUT génie industriel et maintenance, génie électrique et informatique, productique, mesures physiques.

BTS maintenance industrielle, contrôle industriel

et régulation automatique. Licence électronique, informatique et communications embarquées appliquées aux transports, véhicules électronique et gestion des automatismes (Franche-Comté), gestion de la qualité et des risques dans les bio-industries (Pierre-et-Marie-Curie), commercialisation d'équipements et de services industriels (Valenciennes), métiers de la microélectronique et des microsystèmes (Grenoble), Systèmes industriels automatisés et maintenance (Clermont-1).

BAC+5 OU BAC+6

Ecoles d'ingénieurs à vocation industrielle (Arts et Métiers, UTC, Grenoble INP...). Master contrôle et qualité, génie industriel et logistique (Artois), formulation et évaluation sensorielles des industries des parfums, de la cosmétique et de l'aromatique alimentaire (Versailles-Saint-Quentin), sciences mécanique et risques industriels (UT Troyes) ingénierie chimique et agroalimentaire (Nantes). Mastère spé Aeronautical Maintenance (Isae), ingénierie nucléaire (Ensta), management de la maintenance (Arts et Métiers).



« sinistrées » continuent d'offrir de belles opportunités, à en croire Ludovic Venet, coresponsable du master génie industriel et logistique de l'université d'Artois. Il trouve sans problème des débouchés dans le bassin d'emploi de Béthune (Pas-de-Calais) : « A vrai dire, notre seul souci, c'est... de dénicher assez de candidats. Nous avons 35 étudiants en master, mais ils pourraient être 50 sans problème. On aimerait d'ailleurs en accueillir 70 ou 80 dans deux ans. » Car dans tous les domaines de l'industrie, **certains métiers sont en quête de candidats** :

la maintenance, le contrôle qualité, l'organisation de la production, la recherche et développement, ou encore la logistique – l'organisation et le déplacement des marchandises et ressources. Celle-ci n'attire quasiment que « ceux dont les proches y travaillent déjà », regrette l'enseignant. Et quand on avance que les salaires industriels sont peu attractifs, il se récrie : « Avec très peu d'expérience, on peut prétendre à 2000 ou 2500 euros brut par mois. »

Même l'industrie pharmaceutique, connue pour proposer de

Cadres et ingénieurs

DYNAMIQUE DE L'EMPLOI



EFFECTIF

242 000

SALAIRE NET

MÉDIAN

2 800 euros

CHÔMAGE

6%

confortables émoluments, se démène pour attirer des jeunes diplômés – l'image du secteur ayant été mise à mal par plusieurs scandales comme celui du Mediator. « Depuis 2008, nos recrutements sont plutôt à la baisse, mais nous recherchons tout de même 7000 personnes par an, dont un quart de jeunes diplômés », avance Emmanuelle Garasino, du LEEM (le lobby du secteur). Sont prisées les formations à bac+5 en logistique, en droit pharmaceutique, mais aussi en *data management* (gestion de bases de données, exigeant une double compétence informatique-biologie). « Nous recherchons aussi des techniciens avec un DUT en production, en maintenance ou une licence pro qualité », poursuit Emmanuelle Garasino.

Car les techniciens eux aussi manquent à l'appel. « Vous avez des techniciens ? est une question qu'on entend très souvent dans mon cabinet », sourit Jean-Christophe Toureng. De fait, les diplômés de licence pro industrielle sont souvent encouragés (par les profs de fac eux-mêmes) à pousser jusqu'au master. « Un master permet d'espérer de plus larges évolutions professionnelles, confie le responsable d'une licence. Les techniciens sont dans l'exécution, pas dans le management, il faut le dire. » Mais, de fait, pour ceux qui sortent à bac+3, c'est tapis rouge ! « Presque tous les diplômés ont deux ou trois propositions d'embauche », se félicite ainsi Xavier Bonnardel, responsable de la licence maintenance aéronautique de l'université d'Aix-Marseille. Témoin, Geoffrey Chastel : à peine avait-il en poche sa licence systèmes automatisés industriels et maintenance – obtenue à Clermont-1 – qu'il a rejoint EDF. Le jeune homme assure aujourd'hui la maintenance du barrage hydroélectrique de Bortles-Orgues (Corrèze) et, fasciné par ces machineries de 700 tonnes capables de produire de l'électricité, ne comprend pas que l'industrie soit boudée par ceux de son âge : « Pourtant, les équipes avec lesquelles je travaille sont fières d'exercer sur ce matériel. D'ailleurs, je dis "équipes", mais je devrais dire "famille". » Un vocable qu'on n'entend plus guère chez un salarié de 22 ans.

ARNAUD GONZAGUE

Edouard Barkhausen, 25 ans

Chargé des prévisions de vente en nutrition infantile chez Nestlé

Les petits pots, soupes, biscuits et autres céréales pour bébés n'apparaissent pas par enchantement dans les rayons de nos supermarchés. Et s'ils s'y trouvent en quantité suffisante, c'est grâce aux cellules « prévisions de vente », comme celle où œuvre Edouard Barkhausen, jeune ingénieur agronome de l'Ensat. Selon, les régions, les périodes de l'année et... le taux de natalité, il doit anticiper au plus près les réactions des jeunes parents et leurs achats. Objectif : éviter les stocks trop importants et, surtout, les pénuries. « Je n'ai pas de boule de cristal, sinon je jouerais au Loto ! » sourit-il. A peine diplômé, ce fan de biologie qui rêvait de travailler dans une multinationale a intégré le géant suisse de l'agroalimentaire où il avait effectué son stage de fin d'études. « C'est très agréable de travailler dans un grand groupe, qui ne vous considère pas comme un numéro. C'est le cas de Nestlé. » Et les bébés lui disent merci ! A. G.

Photo : Xavier Pardessus pour « le Nouvel Observateur »

